« Les forgeurs et les limeurs » face à la machine : la destruction de l'atelier de Jacques Sauvade (1er et 2 septembre 1789)

« The Ironsmiths and skilled workers » confronted by the challenge of the machine : the destruction of the atelier of Jacques Sauvade (September 1st and 2nd 1789)

Luc Rojas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13146>
DOI : 10.4000/ahrf.13146
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014
Pagination : 27-52
ISBN : 978-2-908327-68-7
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Luc Rojas, « « Les forgeurs et les limeurs » face à la machine : la destruction de l'atelier de Jacques Sauvade (1er et 2 septembre 1789) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 376 | avril-juin 2014, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13146> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13146>

**« LES FORGEURS ET LES LIMEURS »
FACE À LA MACHINE :
LA DESTRUCTION DE L'ATELIER
DE JACQUES SAUVADE
(1ER ET 2 SEPTEMBRE 1789)**

Luc ROJAS

Les 1^{er} et 2 septembre 1789 une foule de quincailliers se rend à Furet-la-Valette, petite commune limitrophe de la ville de Saint-Étienne, où le sieur Jacques Sauvade a installé, sur le cours de la rivière du Furet, un atelier destiné à la confection d'articles de quincaillerie. Au sein de cette unité de production les machines tiennent une place centrale augmentant considérablement la quantité produite mais remplaçant la main de l'ouvrier. Considérant ces mécaniques comme une menace, les quincailliers décident la mise à sac de l'atelier. Ne s'agissant pas uniquement d'une réaction contre un élément générateur de chômage, l'événement en question est également révélateur de certains thèmes traversant la fin de l'Ancien Régime et la naissance conflictuelle de la société industrielle.

Mots-clés : Bris de machine, civilisation industrielle (naissance), conflit technologique, identités professionnelles, innovation technique, *Meistersystem*, ordre social, quincaillerie, représentations sociales, ressource hydraulique

Le phénomène des bris de machines ne se limite pas à l'Angleterre, d'autres espaces connaissent ce type de contestation avant le XIX^e siècle. Les écrits de Claude Mazauric, les travaux de Lynn Hunt¹ et les recherches

(1) Lynn HUNT, *Revolution and urban politics in provincial France, Troyes and Reims (1786-1790)*, Stanford University Press, 1978.

de Jean-Pierre Alline² nous rappellent que certaines villes françaises subissent des bris de machines dès le XVIII^e siècle. Cité manufacturière à la fin de l'Ancien Régime, Saint-Étienne affronte ces manifestations durant les années 1780 dont la plus importante et la plus symbolique reste la destruction de l'atelier de Jacques Sauvade les 1^{er} et 2 septembre 1789. Ce dernier installe sur le cours d'eau du Furet au sein de la commune de Furet-la-Valette, constituant de nos jours une partie de la ville de Saint-Étienne, un atelier où des machines doivent fabriquer des fourchettes et des objets de quincaillerie. Les nombreux quincailliers stéphanois se rendent en masse au lieu-dit de la Michalière afin de détruire les « tueuses de bras »³ enfantées par Sauvade⁴.

L'historiographie interprète cet incident à travers le prisme des événements révolutionnaires et le rejet de l'innovation génératrice de « chômage »⁵. Ainsi Gérard Thermeau dans son ouvrage *À l'aube de la révolution industrielle, Saint-Étienne et son agglomération*, qualifie la destruction de l'atelier de Sauvade d'émotion populaire⁶. Celle-ci est vue comme un acte de contestation vis-à-vis du contexte économique et social. Jean-Baptiste Galley, historien du début du XX^e siècle, associe le saccage des machines de Sauvade et les autres bris de machines à l'idée de liberté qui soufflerait selon lui sur la France et la région stéphanoise à cette époque :

« La garde citoyenne ne tarda, malheureusement, pas à être engagée dans les conflits de la rue. Saint-Étienne, depuis 1788, n'avait d'autre seigneur que le roi ; nulle insurrection contre le château, par conséquent. Les émeutes furent, ici, des conflits industriels. Au premier sentiment de

(2) Jean-Pierre ALLINE, « À propos des bris de machines textiles à Rouen pendant l'été 1789 : émeutes anciennes ou émeutes nouvelles ? », *Annales de Normandie*, 1981, n°1, p. 37-58.

(3) Nous nous permettons de reprendre ici l'expression consacrée par François Jarrige dans son ouvrage *Au temps des « Tueuses de bras Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.

(4) Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, Saint-Étienne, Imprimerie de La Loire Républicaine, 1903, p. 74-77 ; Jacques SAUVADE, *Description des mécaniques de l'atelier de Jacques SAUVADE, citoyen habitant de la ville de Saint-Étienne présentée au département de Rhône-et-Loire, le 8 novembre 1791*, BM Saint-Étienne, manuscrit MS A 060.

(5) L'utilisation du terme chômage désigne ici une réduction majeure ou une suppression de l'activité des quincailliers souhaitant cependant exercer l'activité en question et étant en mesure de le faire. Il s'agit donc dans le contexte du XVIII^e siècle d'une perte de clientèle pour les « forgeurs et les limeurs ».

(6) Gérard THERMEAU, *À l'aube de la révolution industrielle, Saint-Étienne et son agglomération*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2002, p. 18.

liberté, l'ouvrier songe à se délivrer de l'odieuse machine qui fait le travail de vingt, qui coupe les bras »⁷.

Galley interprète les différents troubles secrétés par la mécanisation à travers l'opinion d'un témoin de l'époque, un certain Morel. Celui-ci décrit une émeute datant de 1787 et paraissant se rapporter à l'installation de métiers à la « Zurichoise » dans la région stéphanoise par des ouvriers venus de Suisse⁸. Des actions auraient été menées par les autorités débouchant sur des condamnations. Jean-Baptiste Galley considère l'avis de Morel comme le reflet du sentiment populaire : ce témoin approuve les émeutiers et n'hésite pas à les glorifier⁹. D'autres insurrections sont également retranscrites sous la plume de l'historien. En juillet 1789 des conflits auraient éclaté à l'initiative des mineurs désirant chasser des ouvriers de langue allemande. Dans le même mois une révolte aurait saccagé l'installation du sieur Pierrotint, liégeois introduisant à Saint-Étienne un procédé pour étirer au martinet le fer qu'on travaillait auparavant sur l'enclume¹⁰. La destruction de l'atelier de Sauvade est jugée comme le paroxysme de la contestation sociale s'exprimant à travers les bris de machines. Nous pouvons d'ailleurs remarquer que Galley met en avant les conflits industriels précédant l'action des 1^{er} et 2 septembre, suggérant ainsi en filigrane que ceux-ci ne constituent que des prémices.

L'historiographie actuelle tend à considérer ces faits avant tout comme un incident découlant de l'industrialisation et du changement technologique qui l'accompagne. Ainsi, au XVIII^e siècle le développement d'un système technique fondé sur l'emploi massif des machines commence à bouleverser les rapports sociaux et l'expérience au travail en Europe. Mais cette industrialisation n'est pas un processus homogène, ni un mouvement pacifique et linéaire. Le machinisme perçu comme une source de misère et de « chômage » fait naître de nombreux conflits. Longtemps perçus comme des résidus d'archaïsme promis à disparaître, ces désordres populaires témoignent plutôt du choc ressenti par les populations devant l'industrialisation. Concernant l'exemple stéphanois, les travaux de Ken Adler nous

(7) Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, Saint-Étienne, op. cit., p. 71.

(8) *Ibidem*.

(9) *Ibid.*

(10) *Ibid.*, p. 72.

permettent d'apprécier les premières tentatives d'uniformisation technologique qu'entreprit Honoré Blanc¹¹. Alors que l'ouvrage collectif paru en 2007 sur la Manufacture d'armes de Saint-Étienne prolonge la question, dans sa première partie, de la mécanisation stéphanoise¹². N'oublions pas également la contribution de Jérôme Luther-Viret s'intéressant particulièrement à la mécanisation de l'industrie naissante des armes portatives dans la cité forézienne¹³.

Les travaux de François Jarrige¹⁴, ayant considérablement renouvelé l'historiographie, insistent sur la multiplicité et la diversité des réactions ouvrières face à l'arrivée des machines. Les structures économiques et les formes d'organisation du travail offrent, selon cet auteur, des ressources variables pour résister. Ainsi, là où les marchands-manufacturiers ont imposé précocement leur contrôle et laminé l'autonomie de la main-d'œuvre, les émeutes sont moins nombreuses que dans les zones où subsiste le petit producteur indépendant, propriétaire de ses outils et travaillant comme il l'entend sans s'engager dans une dépendance permanente¹⁵. Si l'Angleterre, du fait de la précocité du mouvement industriel, connaît des bouleversements techniques brutaux, l'Europe continentale et la France subissent des modifications plus lentes.

Les écrits d'Arlette Brosselin, d'Andrée Corvol et François Vion-Delphin¹⁶ nous fournissent une première indication sur le ressenti des populations vis-à-vis des changements technologiques à la fin de l'Ancien Régime. Le discours, au sein des cahiers de doléances, se fait anti-industriel. On dénonce pêle-mêle tout ce qui ne va pas, tout ce que l'on ne supporte plus, tout ce qui semble incompréhensible, tout ce dont on a peur. La lecture des cahiers de doléances donne une image très négative de l'industrialisation : renchérissement énergétique, environnement dégradé et réserves amenuisées. Autant d'arguments alimentant les discours « technophobiques » qui constituent bien souvent les premières phases d'un conflit

(11) Ken ADLER, *Engineering the Revolution. Arms and enlightenment in France, 1763-1815*, Princeton, Princeton University Press, 1997.

(12) Bernard BACHER, Jean-François BRUN, Éric PERRIN, *La Manufacture d'armes de Saint-Étienne. La révolution des machines 1850-1870*, Saint-Étienne, Musée d'art et d'industrie, 2007.

(13) Jérôme LUTHER-VIRET, « L'industrie des armes portatives à Saint-Étienne, 1777-1810 » dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, 54-1, p. 171-192.

(14) François JARRIGE, *Au temps des « tueuses de bras »*. *op. cit.*

(15) *Id.*, *Face au monstre mécanique. Une histoire des résistances à la technique*, Paris, Imho, 2009, p. 31.

(16) Arlette BROSSELIN, Andrée CORVOL, François VION-DELPHIN, « Les doléances contre l'industrie » dans Denis WORONOFF (dir.) *Forges et forêts. Recherches sur la consommation proto-industrielle de bois*, Paris, EHESS, 1990.

technologique et industriel dont le point culminant se caractérise, à la fin de l'Ancien Régime, par un bris de machine.

La destruction de l'atelier de Sauvade ne doit pas être interprétée comme un acte d'obscurantisme ou une simple conséquence du « climat révolutionnaire » mais comme l'expression d'un conflit technologique. Nombre de sociologues et d'historiens ont montré, durant les dernières décennies, que les sciences et les techniques sont des activités sociales à part entière qui ne peuvent être pensées uniquement sur la base d'un progrès continu, linéaire et nécessaire. L'évolution des techniques suit un cours sinueux mobilisant différents groupes sociaux et se caractérise par la confrontation entre des intérêts et des projets concurrents¹⁷. Ce conflit peut devenir violent c'est d'ailleurs ainsi qu'Edward P. Thompson définit le luddisme : un conflit industriel violent¹⁸. Cette opposition contribue à la construction sociale des dispositifs techniques. L'arrivée du machinisme, suscitant les destructions, peut-être conçue comme l'irruption d'un nouvel acteur dans un ordre social fondé sur un équilibre ancien. Cet acteur tend à renouveler l'équilibre en s'appuyant sur une nouvelle organisation sociale. Cependant ceci ne peut se réaliser qu'à travers la conflictualité et les négociations qu'elle engendre.

Outre faire le point sur un événement très précis déjà débattu à partir des enseignements historiographiques actuels, l'étude ici présente a l'ambition d'apporter aux débats l'analyse d'un bris de machine au sein d'une branche industrielle, la quincaillerie, où les exemples de conflictualité de ce type ne sont pas légion. L'intérêt majeur de la démarche consiste à identifier et à comprendre les données pouvant être communes aux autres « contestations » ainsi que les spécificités liées au monde de la petite métallurgie. Afin d'interpréter l'événement en question et de comprendre son processus historique dans toute sa plénitude, articulons notre réflexion autour des thématiques majeures. Dans un premier temps, si l'on considère les bris de machines comme une lutte allant à l'encontre de la remise en cause d'un ordre social établi, il convient d'étudier cet équilibre ancien en cours de rupture. Puis, en partant du postulat que la destruction de l'atelier de Sauvade exprime une peur des ouvriers, il devient nécessaire de qualifier et de caractériser cette menace ressentie. Malgré les apparences, la mise à sac du lieu de production ne constitue pas la fin de la contestation et des négociations.

(17) François JARRIGE, *Au temps des « tueuses de bras »*, op. cit., p. 15.

(18) Edward P. THOMPSON, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil, 1988, [éd en anglais, 1963] p. 437.

La fin d'un « monde »

« Ce n'est qu'un peuple de petits artisans et d'ouvriers infatigables au travail, car ils le continuent jour et nuit ». Tel est l'avis de l'intendant d'Herbigny en 1697 sur la population de la région stéphanoise, ce que confirme son successeur, La Michodière, en 1762¹⁹. Il s'agit avant tout d'une ville de forgerons, la majorité des ouvriers étant occupés à la fabrication des armes, des couteaux et de la quincaillerie. Le « centre industriel » stéphanois est d'une grande hétérogénéité, les ouvriers ne connaissant pas les mêmes conditions de vie et de travail. Beaucoup d'entre eux manient la lime et la forge mais l'immense majorité se compose de petits quincailliers qui produisent une multitude d'objets ne leur assurant pourtant que des conditions de vie précaire. Dans un tel climat, le spectre de la machine « tueuse de bras » et génératrice de « chômage » hante une population ouvrière qui perçoit la mécanisation comme une menace à éliminer.

Le monde des « forgers et des limeurs » à la fin de l'Ancien Régime

Bien que les armes vaillent, au XVIII^e siècle, à Saint-Étienne sa réputation manufacturière, la quincaillerie demeure la plus considérable et la plus ancienne des industries de l'élection. La variété des objets fabriqués est très importante. Tout d'abord, il faut noter que la coutellerie, considérée comme l'article de quincaillerie le plus prestigieux, est confondue dans les statistiques avec les autres produits manufacturés issus de la petite métallurgie. Mais, la coutellerie mise à part, la nomenclature des objets fabriqués est extrêmement longue : enclumes, étaux, marteaux, limes, targettes, verrous, moulin à poivre et à café, tire-bouchon, fourchettes, cuillères, éperons, étriers...²⁰. Si la ville de Saint-Étienne regroupe à la veille de la Révolution 8 000 quincailliers²¹, il ne faut pas oublier les populations des villages limitrophes. Ainsi la commune de la Ricamarie est en grande partie occupée par le travail de la serrurerie alors que le Chambon fabrique aussi de la quincaillerie en quantité considérable.

(19) Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, Saint-Étienne, *cp. cit.*, p. 285.

(20) *Id.*, *L'élection de Saint-Étienne à la fin de l'Ancien Régime*, Saint-Étienne, Imprimerie Ménard, 1903, p. 376.

(21) Pierre REJANY, *La vie municipale d'une cité ouvrière à la veille de la Révolution : Saint-Étienne*, mémoire de maîtrise, Université Jean Monnet sous la direction de Jean Merley, 1990, dact., p. 51.

Excepté pour la coutellerie, le régime corporatif ne se rencontre dans aucune des professions de la quincaillerie stéphanoise²². La royauté reconnaît la liberté du commerce de gros. Le dernier édit allant dans ce sens date de 1765 et dégage formellement ce commerce de tout lien corporatif. Un règlement de 1782, postérieur à la réorganisation des corporations effectuée en 1777, définit les marchands en gros comme ceux qui font leur commerce sous balle ou sous corde et par pièces entières, sans détails, boutiques et enseignes aux portes et fenêtres de leur domicile²³. Or les marchands quincailliers de Saint-Étienne correspondent à cette définition et de fait sont des marchands en gros. Malgré la liberté de ce travail, les quincailliers sont représentés par des syndics au Corps de ville de Saint-Étienne : des syndics pour les marchands quincailliers et des syndics pour les ouvriers quincailliers.

La réorganisation des corporations effectuée par Necker en 1777 rétablit le régime corporatif sur des bases plus larges qu'auparavant. Les communautés, qui se sont trouvées le plus souvent en conflit, forment dorénavant une seule corporation. Le texte en question s'applique à toutes les villes du ressort du Parlement de Paris, la capitale et Lyon exceptés. Saint-Étienne est désigné dans le tableau annexé à l'édit royal. Les couteliers, armuriers, arquebusiers, fourbisseurs et autres ouvriers travaillant sur l'acier ne forment qu'une seule corporation. Les maréchaux-ferrants et grossiers, serruriers, taillandiers, ferblantiers, éperonniers, ferrailleurs, cloutiers et autres ouvriers travaillant le fer en composent une autre. Cependant, il semble que l'édit en question n'a pas été appliqué dans la région stéphanoise, les différentes communautés désirant profiter de la liberté que leur octroie le régime antérieur²⁴.

L'immense majorité des quincailliers sont en réalité des ouvriers travaillant le fer pour un marchand-quincaillier jouant le rôle de commissionnaire. On estime que dix à douze maisons de commission se partagent le commerce de la quincaillerie²⁵. Cependant ces « maîtres-quincailliers » ne disposent souvent d'aucun capital et se procurent les matières premières au jour le jour. Ayant peu d'argent, ils achètent souvent à crédit payant jusqu'à 10 % plus cher tout en vendant à très bon marché ce qui génère

(22) Louis-Joseph GRAS, *Essai sur l'histoire de la quincaillerie et petite métallurgie à Saint-Étienne*, Saint-Étienne, Imprimerie Théolier, 1904, p. 25-26.

(23) *Ibidem.*, p. 27.

(24) *Ibid.*, p. 34-35.

(25) *Ibid.*, p. 52.

un bénéfice très mince²⁶. Les fers en question proviennent de Côte d'Or, d'Isère, du Berry, de la Sarre, voire de Suède, et sont achetés par lingots à Lyon où ils subissent des transformations. Néanmoins, avant d'être livrés à l'industrie des armes et de la quincaillerie, les lingots de métal sont d'abord traités dans des fenderies où le fer est divisé dans le sens de la longueur. Ces fenderies sont au nombre de onze au sein de l'élection de Saint-Étienne. Ensuite ces verges de fer sont expédiées au sein d'un des vingt-six martinets de la région qui va étirer le métal en plaque afin de rendre ce dernier propre à la fabrication de toute espèce de quincailleries et d'armes²⁷.

Le commissionnaire n'intervient pas dans la production laissant libre choix aux ouvriers qui sont les véritables quincailliers : « les forgeurs et les limeurs ». Cet ordre économique s'apparente de manière troublante à l'organisation de la fabrique de rubans stéphanoise fonctionnant sur le principe du *Meistersystem*. Ce dernier s'établit sur un principe très simple : le commissionnaire fournit la matière première et récupère le produit manufacturé afin de le vendre. À aucun moment il ne s'immisce dans la production, il ne fournit ni méthode, ni machine, ni outil. Au sein de cette fabrique de quincaillerie, une autre organisation est également présente. On rencontre des marchands-quincailliers qui n'achètent pas de matières premières mais uniquement des produits manufacturés auprès des « forgeurs et des limeurs ».

Cette organisation explique en partie la prégnance des métiers et des activités liées à la quincaillerie au sein du paysage stéphanois. Ainsi on trouve dans les moindres recoins des forges souvent de fortune destinées à la fabrication de la quincaillerie. Ce panorama s'applique également aux hameaux et villages les plus rapprochés de Saint-Étienne qui, depuis longtemps, sont associés à sa vie industrielle. Au sud de la ville se trouvent les hameaux des forges, petits villages industriels situés sur les derniers contreforts du Pilat au cœur d'un réseau hydrographique composé par plusieurs petites rivières se rejoignant et formant sur le territoire de la ville de Saint-Étienne un cours d'eau plus important : le Furan. En 1789, ils forment l'immense majorité de la communauté de Furet-la-Valette, lieu d'élection de l'atelier de Jacques Sauvade²⁸.

(26) Société industrielle et agricole de Saint-Étienne, *Rapport de la commission chargée de rechercher les causes de la décadence de la quincaillerie à Saint-Étienne, et les moyens de la régénérer*, Saint-Étienne, Imprimerie Théolier, 1852, p. 10.

(27) Ernest BROSSARD, *Histoire du département de la Loire pendant la Révolution française*, Saint-Étienne, Imprimerie la Loire Républicaine, 1905, Vol. 1, p. 54-55.

(28) Jean-Baptiste GALLEY, *L'élection de Saint-Étienne à la fin de l'Ancien Régime*, Saint-Étienne, *op. cit.*, p. 254.

La localisation de ces hameaux n'est pas anodine. Certes les ateliers sont placés sur les cours d'eau capables de faire mouvoir le soufflet des forges mais ils sont également disposés à proximité des champs. En effet les paysans exploitant de petits lopins de terre, subvenant ainsi difficilement à leurs besoins et à ceux de leur famille, complètent bien souvent leur activité principale par un travail d'appoint²⁹. Selon Brossard, 6 000 ouvriers sont occupés à la clouterie durant l'hiver mais ceux-ci abandonnent tous leurs forges au retour de la belle saison pour se livrer aux travaux de la campagne³⁰. Durant cette même époque l'armurerie stéphanoise connaît une organisation similaire, Ken Adler nous décrit un univers où les donneurs d'ordre vivent à proximité du centre-ville alors que les ouvriers fabriquant les armes sont établis le long des cours d'eau. Il s'agit là aussi d'une activité cyclique et saisonnière prenant le relais de l'agriculture lors de la mauvaise saison³¹.

Le recensement de 1790 nous rappelle que l'agglomération stéphanoise est avant tout une communauté de forgerons, l'immense majorité des ouvriers étant de près ou de loin impliquée dans le travail du fer. Celui-ci est divisé en une foule de petits ateliers très spécialisés qui ne génèrent pas d'importants bénéfices. Les salaires dégagés pour les ouvriers sont en conséquence, c'est ce que nous rappelle une réponse des échevins de la commune de Saint-Étienne, en 1755, à la question : quel est le gain par jour d'un forgeron ? :

« Il est assez difficile de répondre à cette question, car il y a des ouvriers qui gagnent 3 liv. tandis que d'autres ne gagnent que 10 sols, comme les forgeurs et limeurs de boucles, fourchettes, etc. Et ce qu'il y a de triste, c'est que le nombre de ceux-ci est aussi grand que le nombre des premiers est petit. On peut néanmoins, par un calcul moyen, évaluer la journée d'un forgeron de 20 à 25 sols »³².

Cette activité peu lucrative constitue cependant une source de revenus non négligeable pour une importante communauté d'ouvriers vivant bien souvent dans une grande précarité économique et qui voit d'un très mauvais œil l'arrivée d'une « tueuse de bras ».

(29) *Ibidem.*, p. 39.

(30) Ernest BROSSARD, *Histoire du département de la Loire pendant la Révolution française*, op. cit., p. 55.

(31) Ken ADLER, *Engineering the Revolution. Arms and enlightenment in France, 1763-1815*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 175.

(32) Jean-Baptiste GALLEY, *L'élection de Saint-Étienne à la fin de l'Ancien Régime*, op. cit., p. 379.

L'émeute ou le moyen d'expression des craintes d'une communauté

La destruction des machines de Sauvade intervient à la fin de l'« été de la liberté ». À Saint-Étienne et dans sa région éclatent, entre juillet et septembre 1789, plus ou moins spontanément des émotions populaires toutes caractérisées par le refus des innovations et la crainte des méthodes modernes. Le 24 juillet 1789 le marquis d'Osmond est le premier visé alors qu'il vient d'installer dans la banlieue Ouest de Saint-Étienne, à Roche-la-Molière, une exploitation houillère. Cette compagnie rompt par ses méthodes d'exploitation ambitieuses avec les habituelles fouilles artisanales orchestrées par les propriétaires-exploitants³³. Le personnel de cette entreprise est en partie de langue allemande et en signe de protestation contre cette modernisation les mineurs stéphanois décident d'expulser les mineurs étrangers³⁴. Durant ce même mois de juillet, c'est un Liégeois Pierrotint qui se voit menacé et son installation saccagée. L'atelier en question fabrique des canons de fusil par le biais d'un procédé « économisant » un ouvrier par forge³⁵. La destruction de l'atelier de Jacques Sauvade achève, les 1^{er} et 2 septembre, cette série d'émeutes « technophobiques ».

N'oublions pas que durant cette période estivale intervient la Grande Peur amplifiant ainsi l'atmosphère d'agitation régnant dans la région. Cet événement révolutionnaire sous son aspect stéphanois est resté dans la mémoire populaire comme « le jour des brigands ». Le 28 juillet 1789, un cavalier en provenance de Saint-Chamond, petite commune située à l'Est de Saint-Étienne, entre dans la ville en criant que les brigands mettent Saint-Chamond à feu et à sang. Les commissaires de la ville voisine annoncent aux échevins stéphanois qu'une troupe de quatre mille brigands a ravagé la petite ville de Condrieu, brûlé des gerbiers, empoisonné des puits et occupe le bourg de Chavanay. Rapidement les échevins, le clergé local et plus généralement les Stéphanois réclament auprès de la Manufacture Royale d'armes, située place Chavanelle, des armes. Les échevins n'ont guère de mal à convaincre les officiers du besoin d'armer les habitants de la ville. Plus de 2 600 fusils sont distribués. Les habitants des campagnes accourent également avec des fourches, des fusils de chasse et des faulx. Des patrouilles sont organisées afin de couvrir toutes les rues de la ville

(33) Voir sur le sujet : Luc ROJAS, *Histoire de révolution technologique. De l'exploitation artisanale à la grande industrie houillère de la Loire*, Paris, L'Harmattan, 2008.

(34) Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, op. cit., p. 71.

(35) *Ibidem.*, p. 71-72.

ainsi que les communes environnantes. Ce scénario rocambolesque se prolonge plus de deux jours et le 30 juillet les électeurs de Lyon informent les échevins que les craintes ne sont pas fondées³⁶.

C'est dans cette atmosphère qu'intervient au début du mois de septembre la destruction de l'atelier de Sauvade. Dans la soirée du 1^{er} septembre une foule ouvrière, composée à la fois d'hommes et de femmes, décide de se rendre au lieu-dit de la Michalière afin de démolir les installations du sieur Sauvade destinées à fabriquer des fourchettes. Les échevins informés de cette intention se transportent sur les lieux pour raisonner les émeutiers. Les officiers municipaux tentent de convaincre la foule du bien-fondé de l'installation. Sauvade consent que deux cylindres servant à son atelier soient déposés le soir même à la maison communale pour démontrer sa volonté de ne pas nuire au travail du peuple. Si les ouvriers acceptent le geste, les cylindres et autres instruments n'arrivent pas à destination les porteurs chargés du transport s'en étant emparés. Personne ne peut dire qui est à l'origine de ce vol et ce que sont devenues les mécaniques en question. Alors que les autorités pensent l'affaire réglée, le 2 septembre au matin les ouvriers se réunissent à nouveau et mettent à sac l'établissement de Jacques Sauvade. Les huit compagnies de la milice et celle des dragons arrivent trop tard la foule ayant déjà brisé l'ensemble des machines. Dans la soirée du 2 septembre, certains ouvriers décident de pousser plus loin leur action en se rendant au domicile du sieur Descreux. Celui-ci a fabriqué plusieurs des outils incriminés et a aidé Sauvade à créer son établissement et afin de s'assurer que de telles machines ne voient à nouveau le jour les quincailliers n'hésitent pas à menacer Descreux³⁷.

Hormis la brève description que nous venons de livrer, bien peu d'éléments sont clairement identifiables au sein de ce bris de machine. Cependant, quelques acteurs apparaissent au premier rang desquels « l'industriel » dont on sait finalement peu de chose. Présenté comme commerçant et mécanicien, Sauvade n'est connu que pour avoir participé bien malgré lui à cette émeute. Les deux échevins, le baron Bernou de Rochetaillé et Chovet de la Chance, tiennent un rôle mineur malgré leur tentative de négociation. La foule émeutière demeure probablement l'acteur le plus important mais une fois encore notre connaissance sur cette entité reste fort limitée. Au regard des sources disponibles nous savons qu'elle est composée en partie

(36) Gérard THERMEAU, *À l'aube de la révolution industrielle, Saint-Étienne et son agglomération*, Saint-Étienne, *op. cit.*, p. 18-19.

(37) Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, *op. cit.*, p. 71-74.

d'ouvriers et d'ouvrières fabriquant des fourchettes mais jamais aucun nom n'est mentionné.

Néanmoins la postérité politique de l'émeute est-elle plus identifiable. Dès la fin juin 1789 un comité, constitué de représentants des trois ordres, est mis en place pour aider les échevins à maintenir la sécurité publique mais devant son inefficacité un second comité est formé en septembre³⁸. C'est le saccage des installations de Jacques Sauvade qui scelle définitivement le sort de ce premier comité. Loin de songer aux conséquences politiques de leur action, les émeutiers luttent contre la crainte majeure de leur profession en cette fin d'Ancien Régime : le « chômage ».

La peur du « chômage » ou la remise en cause d'une économie familiale fragile

« Hier une bande d'ouvriers et d'ouvrières est allée à la Michalière détruire l'atelier d'un certain Sauvade qui avait inventé un nouveau procédé pour la fabrication des fourchettes de fer. Les ouvriers prétendaient que cette invention allait leur enlever leur gagne-pain. Vainement M. Bernou de Rochetaillée et M. Chovet de la Chance se sont-ils interposés pour prêcher de la modération. Sauvade lui-même a offert de transposer dans la maison commune les deux cylindres dont il se servait et de démontrer que son procédé ne pouvait que rendre service aux artisans stéphanois. Rien n'y a fait. Quand la milice convoquée trop tard est arrivée la foule avait tout démoli »³⁹

Le tableau dressé par un bourgeois de la ville de Saint-Étienne nous offre l'émergence d'identités sociales. Apparaît, tout d'abord la figure de l'inventeur qui prétend représenter le point de vue de la collectivité en estimant que son intérêt personnel coïncide avec l'intérêt général. Ainsi, Sauvade, avec la mise au point de sa machine affirme œuvrer pour ses contemporains en démontrant que l'avenir de la communauté des quincaillers passe nécessairement par sa réussite personnelle. Haïm Burstin met en avant le cas d'un tanneur parisien, Jean-Antoine Rubigny

(38) Gérard THERMEAU, *À l'aube de la révolution industrielle, Saint-Étienne et son agglomération*, op. cit., p. 19.

(39) ANONYME (transcrit par M. Pauze), *Journal d'un bourgeois de Saint-Étienne sous la Révolution (1789-1795)*, Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1935.

de Berteval⁴⁰, tenant un discours similaire à celui de Sauvade, forgeant en quelque sorte les prémices d'une identité sociale.

Le procès-verbal des échevins nous apprend que les ouvriers après avoir mis à sac l'atelier se rendent dans la soirée du 2 septembre au domicile du sieur Descreux qui a fabriqué plusieurs des machines incriminées et aidé Sauvade à créer son établissement. Les briseurs de machine n'hésitent pas à menacer Descreux en déclarant qu'ils s'en prendront à sa personne ainsi qu'à ses biens et font référence notamment à l'incendie qu'ils déclencheront au sein de sa maison⁴¹. L'intervention des autorités communales ne change rien, les ouvriers considèrent leur revendication comme légitime expliquant ainsi le recours à la violence. La médiation par les pouvoirs publics n'est plus possible, les « forgeurs et les limeurs » se sentent ainsi libérés du devoir d'obéissance. Au sein de ses travaux, Samuel Guicheteau a démontré que les ouvriers nantais possèdent, en partie, lors des troubles de 1790-1791, des valeurs et des pratiques comparables⁴².

La violence de cette réaction s'explique par la menace du « chômage ». Jacques Sauvade met en avant le fait que la peur des ouvriers découle d'une hypothèse de leur part : les machines mises au point devraient engendrer leur inaction et conséquemment leur perte de revenu. Pour Sauvade, les ouvriers ne lui ont laissé aucune chance de démontrer le bienfait de son établissement puisque, dit-il, au moment de la destruction des machines pas une seule fourchette finie n'était sortie de son atelier, il n'en était qu'au stade des premières épreuves⁴³. Quelques années plus tard, en l'an VIII, le commissaire du directoire exécutif du département de la Loire revient sur l'événement et l'inquiétude qui habite selon-lui les ouvriers devant de telles innovations :

« Cette opposition, cette résistance des ouvriers à toute innovation tient à leur opinion que accélérer la fabrication en simplifiant les moyens, c'est diminuer le nombre des hommes nécessaires, et enlever à plusieurs d'entre-eux les moyens de subsister. Egarés par cette inquiétude excusable dans

(40) Haïm BURSTIN, « Bourgeois et peuple dans les luttes révolutionnaires parisiennes », dans Jean-Pierre JESSENNE (dir.), *Vers un ordre bourgeois ? Révolution française et changement social*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 171-184.

(41) Procès-verbal des échevins de la ville de Saint-Étienne : Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, op. cit., p. 74-75.

(42) Samuel GUICHETEAU, « Les ouvriers dans les manifestations révolutionnaires à Nantes en 1789-1791 : vers une identité collective ? », *AHRF*, 2010, n°359, p. 75-95.

(43) Jacques SAUVADE, *Description des mécaniques de l'atelier de Jacques Sauvade, citoyen habitant de la ville de Saint-Étienne présentée au département de Rhône-et-Loire, le 8 novembre 1791*, BM Saint-Étienne, manuscrit MS A 060.

son objet, ils se portèrent en faute il y a quelques années pour détruire une machine destinée à fabriquer les fourchettes de fer et dont le but était de diminuer le travail et de perfectionner la fabrication »⁴⁴.

Ernest Brossard revient sur cette attitude et explique que les briseurs de machine ne comprennent pas le bienfait de l'innovation à long terme. Selon cet auteur la diminution du prix des marchandises, engendrée par les machines, procurerait des commissions en plus grand nombre et il en résulterait un surcroît de travail et de bénéfice qui profiterait à tous⁴⁵. Revenons sur cette idée largement répandue d'un effet positif sur l'ensemble de la communauté et considérons les deux groupes sociaux et leurs positions respectives. Les dirigeants communaux et départementaux ont des préoccupations se situant à un niveau plus global que les ouvriers-quincailliers. Nous sommes ici face à un problème d'échelle : les autorités jugeant du bienfait de l'innovation au regard de l'ensemble de l'activité quincaillerie sur le territoire stéphanois alors que les ouvriers évaluent l'effet des machines sur leur activité personnelle.

Cette peur du « chômage » se rencontre fréquemment à la fin de l'Ancien Régime, les machines étant souvent incriminées par les masses ouvrières. Les haines et les rancœurs s'exaspèrent contre ceux qui sont suspectés de s'enrichir sur la misère en spéculant sur les prix, en stockant les grains ou en introduisant des nouveautés techniques dénoncées comme des sources de misère. Entre l'automne 1788 et le printemps 1789 un peu plus de 289 émeutes éclatent en France. Lors des premiers mois de 1789 les désordres atteignent leur apogée : on dénombre 11 émeutes frumentaires en janvier, 16 en février, 99 en mars, 105 en avril⁴⁶. Parallèlement, en cette fin de siècle, les conflits du travail se multiplient en France. Ainsi, la seule décennie 1780 est le théâtre de 99 désordres de ce type contre une soixantaine dans les décennies précédentes⁴⁷. Les élites politiques et marchandes sont de plus en plus remises en cause et, comme l'ont

(44) AD Loire, L 835, Fabrication d'armes de guerre et de clincaille à Saint-Étienne : rapport du commissaire du directoire exécutif du département de la Loire (An VIII).

(45) Ernest BROSSARD, *Histoire du département de la Loire pendant la Révolution française*, op. cit., p. 176-177.

(46) Jean NICOLAS, *La rébellion française. Mouvements populaires et conscience sociale (1661-1789)*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 260 et sq.

(47) *Ibidem.*, p. 293.

démontré Michael Sonenscher⁴⁸, Steven Kaplan⁴⁹ ou Jeff Horn⁵⁰, les populations ouvrières sont en voie de radicalisation. En 1788 et 1789, la conjonction entre cette crise sociale de grande ampleur et l'arrivée des nouveaux procédés techniques amplifie les explosions de violence contre les machines.

Cette réaction est d'autant plus violente qu'elle touche souvent des activités où la main-d'œuvre est nombreuse. Le nombre de quincailliers de la fourchette semble important supposant une forte concurrence s'exprimant d'ailleurs dans le faible revenu des ouvriers payés à façon soit en moyenne 2 francs par jour⁵¹. Ces fabricants très présents au sein des « villages industriels » stéphanois sont le plus souvent des petits paysans travaillant à la forge lors de la mauvaise saison et retournant aux champs dès l'arrivée des beaux jours. Ces métiers occupent les hommes toute la journée pour seulement quelques sous et, à l'instar du travail de la terre, la structure familiale y est fortement impliquée. Véritable économie familiale, durant une partie de l'année, qui nécessite l'effort de tous. Le travail des femmes est une obligation qui s'exerce le plus souvent à l'étau et dès le lendemain de la première communion, les enfants y sont également⁵². À la moindre difficulté, à la première maladie, au premier « chômage » c'est l'ensemble de cette économie familiale qui est remise en cause. La misère et les affres de la faim deviennent dans un tel cas le lot de la structure familiale⁵³. Une telle fragilité explique aisément la réaction violente de cette population à l'encontre de la « tueuse de bras » de Jacques Sauvade. À l'instar des revendications frumentaires, ce bris de machine s'inscrit également dans l'économie morale du peuple désirant conserver son travail. Ainsi les quincailliers font référence à un droit à l'emploi que certains historiens ont déjà mis en lumière⁵⁴.

Toutes les descriptions nous étant parvenues mentionnent la présence de femmes au sein des émeutiers. Certes nous ne possédons pas de données précises quant à la proportion d'ouvrières au sein de cette foule mais

(48) Michael SONENSCHER, *Work and wages. Natural law, politics and the eighteenth century french trades*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

(49) Steven KAPLAN, *La fin des corporations*, Paris, Fayard, 2001.

(50) Jeff HORN, « Machine-breaking in England and France during the age of Revolution », *Labour/Le travail* (revue électronique), n°55, 2005 ; *Id.*, *The industrial revolution*, Westport, Greenwood Press, 2006.

(51) André PEYRET, *Statistique industrielle du département de la Loire*, Saint-Étienne, Delarue, 1835, p. 91.

(52) Jean-Baptiste GALLEY, *L'élection de Saint-Étienne à la fin de l'Ancien Régime*, *op. cit.*, p. 290-293.

(53) *Ibidem*.

(54) Samuel GUICHETEAU, *art.cit.*, p. 75-95.

il semblerait que leur nombre ne soit pas anecdotique. Le rôle joué par l'ouvrière au sein de la fabrication des fourchettes fait de celle-ci un ouvrier participant à la production. Notons que la fabrication est assurée par l'intégralité de la famille et non uniquement par l'homme. De plus cette activité joue un rôle vital pour l'économie familiale et la lutte de la cellule familiale contre la disette rapprochant ainsi ce bris de machine des émeutes frumentaires.

Tous ces éléments liés à la peur du « chômage » et de la disette qui l'accompagne expliquent aisément la violence ouvrière à l'encontre de Sauvade et de ses machines mais cela n'éclaire pas l'intégralité des motivations ouvrières qui dépassent largement le strict cadre de la fabrication de la fourchette.

La machine de Sauvade ou le bouleversement de l'ordre social

Le « chômage » ne constitue pas l'unique moteur à ces réactions ouvrières. Bien souvent, à l'image des célèbres actions luddites, ces mouvements possèdent un caractère conservateur avec la volonté de défendre un ordre social en place. Plus les organisations économiques des districts manufacturiers et des industries naissantes tendent au *Verlagsystem*⁵⁵ et au *Meistersystem*⁵⁶ plus les bris de machine deviennent « un outil de négociation » en direction des acteurs désirant mécaniser les différentes productions.

Lutter contre la déqualification du travail

Nombre d'auteurs mentionnent la volonté de Jacques Sauvade de soutenir la comparaison avec la concurrence anglaise et allemande. Pour ce faire il entreprend en 1774 la visite de plusieurs villes allemandes au sein desquelles la quincaillerie s'exécute déjà à l'aide de machine⁵⁷. Par le biais de ses voyages d'étude il se procure l'information technique lui permettant d'édifier son futur atelier. Néanmoins les efforts de Sauvade n'aboutissent pas immédiatement. Il débute, à son retour d'Allemagne, une

(55) Au sein de ce système de production les négociants fournissent aux ouvriers indépendants la matière première ainsi que l'outil de production. Les ouvriers transforment, à leur domicile, cette matière première en objets manufacturés et sont rémunérés par le négociant pour le travail fourni. Le marchand prend possession de l'objet manufacturé pour le vendre à ses clients.

(56) Ce système de production fonctionne de manière analogue au *Verlagsystem* à la différence que l'outil de production n'est pas fourni par le négociant mais par les ouvriers eux-mêmes.

(57) Denis DESCREUX, *Notices biographiques stéphanoises*, Saint-Étienne, Librairie Constant, 1868, p. 317-318.

série d'essais qui le mène à l'établissement de son atelier en 1789 sur le cours du Furet. Ce petit torrent d'eau, affluent du Furan, se trouve converti en énergie motrice par l'intermédiaire d'une roue hydraulique mettant en branle les machines⁵⁸. Ces procédés ont pour objectif de régulariser la production tout en l'augmentant considérablement et ainsi les produits stéphanois devraient s'établir à meilleur marché soutenant la concurrence étrangère. Il faut remarquer que cette notable réduction du prix d'achat est obtenue grâce à une diminution de moitié sur le prix de la main-d'œuvre. En outre, la qualité même des objets produits devait être grandement rehaussée⁵⁹ remplaçant ainsi la quincaillerie stéphanoise dans une position plus avantageuse au sein d'un marché économique très disputé. D'un point de vue technique, le fait remarquable des mécaniques créées par Sauvade se situe dans la polyvalence de son utilisation mais également dans la simplicité et l'efficacité de son fonctionnement. Initialement prévue pour fabriquer des fourchettes, il est possible au moyen d'un léger changement dans le mécanisme de fabriquer avec les mêmes avantages et la même régularité plusieurs articles de quincaillerie⁶⁰.

Tous ces éléments s'opposent à la fabrication traditionnelle des quincailliers stéphanois, qui mettent au point des objets plus solides que ceux fabriqués en Angleterre mais moins bien finis et plus chers. Cet état de fait est constaté, depuis les années 1760, par un mémoire adressé au Roi qui impute cela à l'ignorance des moyens mécaniques et à l'aspect rudimentaire du travail des quincailliers⁶¹. Selon un mémoire, établi par le conseil de commerce de Saint-Étienne, sur l'état de la quincaillerie et de la métallurgie stéphanoise, il n'existe que deux moyens dans la région afin de produire des objets de quincaillerie : le marteau et la lime⁶². Ainsi l'ouvrier voulant allonger ou aplatir une barre de fer n'y parvient que par l'utilisation du marteau et la force de ses bras. La lime rude lui sert à dégrossir son travail alors que la lime douce lui permet de le terminer en polissant l'objet⁶³.

(58) Jean-Antoine DE LA TOUR VARAN, « Notice statistique industrielle sur la ville de Saint-Étienne », *Bulletin industriel*, Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1851, p. 9-100.

(59) *Id.*, art. cit..

(60) Denis DESCREUX, *Notices biographiques stéphanoises*, op. cit., 1868, p. 317-318.

(61) AM Saint-Étienne, HH 11, Mémoire adressé au Roi demandant des mesures protectionnistes pour favoriser la fabrication des armes et de la quincaillerie en France et à Saint-Étienne (circa 1760).

(62) Louis-Joseph GRAS, *Le conseil de commerce de Saint-Étienne et les industries locales au commencement du XIX^e siècle*, Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1899, p. 20-22.

(63) Jean-Antoine DE LA TOUR VARAN, op. cit.

Plus qu'une simple opposition il s'agit d'une remise en cause de l'ordre social établi au sein duquel les quincailliers occupent une place centrale. En effet la machine de Jacques Sauvade dépossède les ouvriers d'un élément fondamental pour leur identité sociale et professionnelle : le savoir-faire. Avec les nouvelles mécaniques ils se voient relégués au second plan car ils ne constituent plus l'élément central et irremplaçable de la fabrication. Dorénavant c'est la machine qui occupe cette place car celle-ci met en œuvre le savoir-faire élaboré par le technicien. Il n'est donc pas étonnant que les ouvriers mettant à sac l'atelier de Sauvade au début du mois de septembre 1789 ne s'en prennent qu'aux éléments mécaniques et non aux outils traditionnels :

« Le 1^{er} et le 2 septembre en récidive 1789, le peuple se porta en foule chés (sic) lui où il détruisit trois outils en forme de laminoirs, avec leurs cages et engrenages ; trois coupleurs, deux à écrous et un à basente ; un four à rougir les matières, démoli ; toutes les roues et engrenages des mécaniques fracassés »⁶⁴.

Par cet acte, à la fois concret et symbolique, ils refusent de se voir déposséder de leur savoir-faire et n'acceptent pas de devenir un organe externe de la machine que l'on peut remplacer comme n'importe quelle autre pièce. L'attachement à la qualification constitue une dimension fondamentale de cette identité qui s'exprime notamment à travers le rapport aux outils cultivé par les ouvriers. Si la machine s'impose, seule la force de travail caractérisera l'activité de l'ouvrier-quincaillier. À l'instar de l'ensemble des ouvriers de la fin de l'Ancien Régime⁶⁵, « les forgeurs et les limeurs » se montrent très attachés à l'autonomie, valeur qui incite en général à agir de son propre chef en cas de défaillance des autorités et que les ouvriers développent plus particulièrement au travail. Le nouvel ordre social secrété par la machine de Jacques Sauvade et le temps des puissantes structures de production qui s'annonce ne touchent pas uniquement les ouvriers de la fourchette mais également l'ensemble des quincailliers utilisant la ressource hydraulique.

(64) Jacques SAUVADE, *Description des mécaniques de l'atelier de Jacques Sauvade, citoyen habitant de la ville de Saint-Étienne présentée au département de Rhône-et-Loire, le 8 novembre 1791*, BM Saint-Étienne, manuscrit MS A 060.

(65) Samuel GUICHETEAU, *art. cit.*, p. 75-95.

Protéger la ressource énergétique de la communauté

Le réseau hydrographique qui sillonne le territoire de la ville de Saint-Étienne et ses proches environs demeure une ressource énergétique vitale pour les nombreux ateliers et forges implantés sur ces cours d'eau. Malgré cela, ces rivières, dont le Furet, qui se regroupent pour la plupart au sein du Furan, cours d'eau majeur de la commune, ne satisfont pas pleinement les besoins des quincailliers et des autres « industriels » stéphanois. Les périodes de sécheresse sont encore trop présentes pour obtenir une marche régulière des ateliers. Le Conseil de commerce, au début du XIX^e siècle, estime à trois mois la période durant laquelle les forges ne peuvent pas fonctionner en raison d'une alimentation en eau trop faible⁶⁶.

Dès le XVII^e siècle l'alimentation en eau industrielle pose problème aux différents acteurs. Ainsi, un bief de 200 toises de longueur, que l'on nomme le canal du Roy, voit le jour entre 1688 et 1689. Il est destiné à recueillir les eaux des sources supérieures de la Semène pour grossir le débit du Furan, non pas dans le but d'alimenter la ville de Saint-Étienne en eau potable, mais seulement pour assurer la fabrication des armes et réduire le « chômage » des ateliers de la vallée, dont la marche n'est assurée à cette époque que pendant 200 jours par an⁶⁷. Au fil du temps l'augmentation du débit du Furan et la diminution des périodes de sécheresse deviennent des sujets récurrents.

En 1796, sous l'impulsion d'une commission spéciale et des entrepreneurs de la Manufacture d'armes une réunion de la rivière de la Semène avec celle du Furan est décidée par le ministre de la Guerre afin d'augmenter l'énergie hydraulique nécessaire à la production des armes. Enjeu déclaré, par le ministre, d'intérêt public dans une période révolutionnaire troublée, l'objectif est d'alimenter tous les ateliers, pour cela on doit constituer un bassin de retenue des eaux en amont. Ces eaux seraient retenues et lâchées quand elles se trouveraient en nombre suffisant pour faire mouvoir les roues hydrauliques pendant un temps estimé nécessaire⁶⁸.

En cette fin de siècle, la ressource hydraulique devient clairement une source de tensions et de conflits au sein de la cité. De nombreuses affaires opposant des particuliers naissent avec pour origine un désaccord

(66) Louis-Joseph GRAS, *Le conseil de commerce de Saint-Étienne et les industries locales au commencement du XIX^e siècle*, op. cit., p. 20-22.

(67) Georges REUSS, « Alimentation en eau de Saint-Étienne et de ses environs », *La Loire industrielle*, Saint-Étienne, imprimerie Théolier, 1897, p. 523-584.

(68) AM Saint-Étienne, 6 O 3, Régime des eaux, eaux de la Semène : projet de détournement des sources de la Semène pour leur réunion aux eaux du Furan (1796).

vis-à-vis de l'utilisation d'un cours d'eau. Ainsi le citoyen Sabatier, meunier de son état, dépose une plainte le 9 août 1793 contre le citoyen Gobert, fermier au domaine de la Valette, qui utilise toute l'eau du ruisseau du Furet pour arroser ses prés, ce qui manque au moulin de Sabatier. Ce dernier est soutenu contre Gobert par Jean Durieu, marchand demeurant à la Rivière, Jean Heurtier, cultivateur habitant à la Digionière et Jacques Pieot, faiseur de sabres demeurant à la Rivière. Tous trois déclarent qu'ils ont vu le pré du citoyen Gobert arrosé au préjudice des ateliers et cela depuis plusieurs jours. André Digonet, aiguiser à la molière sous le Rey et Joseph Sauvade fils, polisseur à la Bernarie, déclarent également avoir vu le nommé Chenet manœuvrer chez Gobert afin d'arroser les prés⁶⁹. Cet exemple nous démontre que l'ensemble du monde économique stéphanois est concerné par l'utilisation abusive de cette source d'énergie qui se fait rare. À tel point que le maire et les officiers municipaux de Saint-Étienne poussent le Directoire du district à prendre un arrêté interdisant l'usage excessif des cours d'eau afin d'en réserver l'utilisation aux roues hydrauliques. Pour être certaines de l'efficacité de la mesure et s'assurer la paix sociale au sein de la cité, les autorités municipales stéphanoises communiquent la décision du district aux communes limitrophes qui partagent le même réseau hydrographique pour en faciliter l'application⁷⁰.

Au regard de telles précautions nous pouvons aisément comprendre l'attitude frileuse des autorités communales vis-à-vis de l'installation de machine nécessitant une ressource hydraulique plus importante et donc susceptible de générer des mécontentements et des troubles au sein de l'espace public. Le refus adressé par le Conseil municipal de Saint-Étienne à la requête du sieur Guillaud, le 6 août 1787, en est l'exemple parfait. Guillaud propose à la commune d'établir sur le cours de la Loire au lieu-dit de Chamoussey, à proximité de la commune de Saint-Victor-sur-Loire, des moulins à tôles, des martinets à étirer le fer, des papeteries et une fonderie. Le Conseil municipal objecte que cela n'apportera rien car ce type d'édifice existe déjà et que ces activités sont réparties entre de petites unités établies sur les rivières du Furan, Furet, Cotatay, Valchérie, Ondaine et Gier. De plus il tient à protéger des fabricants, subissant déjà les affres de la sécheresse, d'une concurrence trop importante au sein même du district. Le conseil se

(69) AM Saint-Étienne, 3 O 1 VALB, Commune de Valbenoîte. Régime des eaux. Le Furet. Procès verbal constatant le détournement des eaux du Furet, fait par le sieur Gobert (13 août 1793).

(70) *Ibidem*, 3 O 1 VALB, Commune de Valbenoîte. Régime des eaux. Le Furet. Arrêté du Directoire du district de Saint-Étienne (4 juillet 1793), lettre du Maire et des officiers municipaux de la ville de Saint-Étienne aux Maire et officiers municipaux de la commune de Valbenoîte (17 juillet 1793).

place d'abord dans une logique d'économie d'énergie puisqu'il voudrait voir des projets qui tout en perfectionnant la quincaillerie économisent l'eau et son utilisation⁷¹.

Que dire alors de l'atelier de Jacques Sauvade qui implante plusieurs machines nécessitant une quantité d'eau importante au sein d'un réseau hydrographique déjà en sursurcharge ? Cet appareillage ne pose pas problème uniquement lors de la période de sécheresse mais également au moment « des hautes eaux ». En effet le réseau hydrographique stéphanois est composé de petits cours d'eau qui ne peuvent, même en période hivernale, supporter de nombreuses dérivations et autres roues hydrauliques et ainsi offrir une force suffisante à l'activité industrielle naissante. Le Furet n'échappe pas à la règle et les installations de Sauvade deviennent rapidement pour l'ensemble de la communauté une menace remettant en cause la gestion d'un bien considéré comme public. De plus la position de l'atelier, en amont de la majorité des autres unités de production, lui octroie la possibilité d'influer sur la force du cours d'eau et donc la capacité de production des autres quincailliers.

La destruction de l'atelier de Jacques Sauvade n'est pas le seul fait des quincailliers. C'est également l'action de la communauté des différentes professions manufacturières qui utilisent le réseau hydrographique comme source d'énergie. Il s'agit d'une réaction vis-à-vis d'un danger mettant en péril le potentiel énergétique d'un bien commun procurant un moyen de subsistance à tous. Le mouvement des ouvriers-quincailliers s'inscrit plus largement dans l'ensemble de la participation populaire aux troubles révolutionnaires. Cette expérience contestataire n'est donc pas spécifiquement ouvrière mais elle alimente la maturation d'une conscience sociale chez cette catégorie de la population. Nous voyons ainsi apparaître l'émergence progressive d'un ensemble de pratiques, de valeurs et de références forgées au travail. Si cette attitude semble approuvée par l'ensemble de la communauté des quincailliers, les édiles locaux ne cautionnent pas cette réaction communautaire qui va selon eux à l'encontre de l'intérêt public.

(71) AM Saint-Étienne, 1 D 1, registre des délibérations du conseil municipal séances du 28 juin 1766 au 10 octobre 1791 : réponse du conseil municipal à la requête du sieur Guillaud (6 août 1787).

Continuer le conflit après l'émeute : la représentation du bris de machine et de ses acteurs

La destruction de l'atelier de Sauvade est un événement marquant pour le monde industriel stéphanois naissant. Les édiles locaux conscients de l'importance de l'activité manufacturière et de son développement pour la commune fustigent dès la fin du XVIII^e siècle les violences ouvrières. Ces écrits ne sont pas le fait des seuls contemporains de l'événement mais de personnages relatant les faits plusieurs dizaines d'années plus tard. À bien des égards les historiens du début du XX^e siècle reprennent également les approches de ces narrateurs, se laissant ainsi guider par une matrice de pensée commune à la majeure partie des élites du XIX^e siècle.

Au sein de ces écrits deux grandes figures émergent et s'opposent. L'image de l'inventeur héroïque est la première figure mobilisée et représentée en quelque sorte la modernité salvatrice menant la société sur la voie du progrès. Si Christine MacLeod⁷² démontre que les Victoriens ont été pleinement conscients de leurs réalisations industrielles en glorifiant les inventeurs comme les génies de la nation, il faut noter que la mémoire de la destruction de l'atelier de Jacques Sauvade se construit longtemps après les faits lorsque la civilisation industrielle a triomphé et s'est imposée à l'ensemble de la société française. Seul un texte contemporain des événements, *Journal d'un bourgeois de Saint-Étienne sous la Révolution*⁷³, caractérise ainsi Sauvade participant à l'édification de cette figure.

Le processus de mythification de l'inventeur passe d'abord par la description d'un homme bon et moral, il s'agit avant tout de décrire un personnage vertueux. Ainsi le portrait qui nous est dressé de Jacques Sauvade⁷⁴ est élogieux : intelligent, persévérant, sincère... Cet homme semble pourvu de toutes les qualités et afin de le démontrer les discours associent volontiers ses traits de caractère à des actes précis. Il est très souvent décrit comme un homme innovant qui a eu l'intelligence d'importer de l'étranger des mécanismes et de les adapter à la quincaillerie stéphanoise. Ce discours prend apparemment racine dans les années 1860 avec les écrits

(72) Christine MACLEOD, *Heroes of invention. Technology, liberalism and British identity, 1750-1914*, Cambridge University Press, 2007.

(73) ANONYME (transcrit par M. Pauze), *Journal d'un bourgeois de Saint-Etienne sous la Révolution (1789-1795)*, op. cit.

(74) Les sources sont peu loquaces sur la condition socio-économique de Sauvade. Nous savons, cependant, qu'il appartient à une famille de commerçants, expliquant ainsi, en partie, les voyages à l'étranger.

de Valserres⁷⁵ et de Descieux⁷⁶ qui insistent fortement sur les voyages d'étude de Sauvade en Allemagne dans les années 1770. Ces auteurs sont repris par les « historiens » du début du XX^e siècle, tel que Galley⁷⁷ ou Gras⁷⁸, qui n'hésitent pas à magnifier l'ingéniosité et l'efficacité de la machine de Sauvade. Corollaire de cette intelligence, la persévérance fait également partie du portrait que nous dressent ces auteurs, Descieux faisant référence « à de longs essais »⁷⁹ préalables et nécessaires à la mise au point définitive des mécaniques. Outre ces qualités de technicien, Sauvade est montré comme un personnage qui ne poursuit qu'un objectif, celui de l'utilité sociale. L'épisode de la tentative de négociation avec les briseurs de machine qu'il initie avec l'aide de Bernou de Rochetaillée et Chovet⁸⁰ a pour effet de construire une image sincère et bienfaitrice du personnage. L'avis, *a posteriori*, de certains auteurs est sans appel : « Sauvade avait bien mérité de ses concitoyens »⁸¹.

Cette image évolue sous la plume de certains auteurs en une figure de l'inventeur héroïque incompris par ces contemporains. D'après Descieux⁸², Jacques Sauvade échappe de peu à la foule en colère et ne doit son salut qu'à l'intervention de la milice. Seul cet auteur, écrivant quatre-vingt ans après les événements, nous relate ce fait qui apparaît fort contestable mais qui néanmoins participe à la construction de la représentation de cet acteur. Jean-Baptiste Galley⁸³ ajoute au martyre de l'inventeur incompris la détresse économique faisant de ce personnage vertueux un être ruiné par la furie des ouvriers ignorants.

Nous voici devant la figure de l'ouvrier ignorant briseur de machine, artisan de sa propre perte que tente d'éviter l'héroïque inventeur. Tels sont en substance les propos que nous tiennent les discours construits après les événements et notamment Jacques Valserres en 1862 qui voit dans la décadence de la quincaillerie stéphanoise dans les années 1860 le juste châtiment des ouvriers qui ont brisé la machine de Sauvade⁸⁴. Granger

(75) Jacques VALSERRES, *Les industries de la Loire, Saint-Étienne*, imprimerie Ch. Robin, 1862.

(76) Denis DESCIEUX, *Notices biographiques stéphanoises*, op. cit., p. 317.

(77) Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, op. cit., p. 74.

(78) Louis-Joseph GRAS, *Essai sur l'histoire de la quincaillerie et petite métallurgie*, op. cit., p. 97.

(79) Denis DESCIEUX, op. cit., p. 317.

(80) ANONYME (transcrit par M. Pauze), *Journal d'un bourgeois de Saint-Étienne sous la Révolution (1789-1795)*, op. cit.

(81) Jean-Antoine DE LA TOUR VARAN, art. cit.

(82) Denis DESCIEUX, *Notices biographiques stéphanoises*, op. cit., p. 318.

(83) Jean-Baptiste GALLEY, *Saint-Étienne et son district pendant la Révolution*, op. cit., p. 75.

(84) Jacques VALSERRES, *Les industries de la Loire*, op. cit., p. 200.

dans son étude sur l'état de la quincaillerie stéphanoise à la fin des années 1830⁸⁵ infantilise ces ouvriers désignant leurs pratiques et leur travail sous l'expression « l'enfance de l'art ». À travers ce vocabulaire apparaît l'image d'une foule ouvrière qu'il faut canaliser mais surtout éduquer et instruire. Les textes mettent en avant un obscurantisme populaire conduisant à un travail routinier⁸⁶, inintelligemment accompli⁸⁷ et imbu de préjugés sur les machines⁸⁸. L'image de cette foule ignorante parvient jusqu'au XX^e siècle notamment par l'intermédiaire des historiens de l'époque. Brossard dans son *Histoire du département de la Loire pendant la Révolution française* nous propose, concernant la destruction de l'atelier de Sauvade, la figure de l'ouvrier guidé par l'ignorance, la jalousie et capable d'entrer dans une furie destructrice incontrôlable⁸⁹.

Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'Angleterre est prise pour modèle par tous les auteurs relatant la destruction de l'atelier de Sauvade. Dans ces textes les Anglais représentent la figure du progrès notamment du progrès mécanique mais également social. Car s'il est question d'introduire des procédés capables de perfectionner la production et de l'augmenter, il est aussi question de simplifier le travail de l'ouvrier et d'économiser à celui-ci du temps et du labeur⁹⁰. Cet argument devient récurrent dans le discours favorable aux machines. Il existe notamment dans les années 1830 une littérature qui se développe autour de ce thème, et dont Joseph Droz dans son *Économie politique ou principes de la science des richesses* symbolise la pensée⁹¹. De plus la machine est présentée à travers l'exemple anglais comme un élément facilitant la créativité et l'inventivité⁹² des ouvriers anglais s'opposant à la routine⁹³ des quincailliers stéphanois. Bref un élément qui fait progresser la foule des ouvriers stéphanois.

La quincaillerie stéphanoise connaît depuis la fin du XVIII^e siècle une crise économique se poursuivant sur l'ensemble du XIX^e siècle et

(85) Antoine GRANGER, *De la quincaillerie à Saint-Étienne*, Saint-Étienne, imprimerie F. Gonin, 1839.

(86) Jean-Antoine DE LA TOUR VARAN, *art. cit.*

(87) Jean-Baptiste GALLEY, *L'élection de Saint-Étienne à la fin de l'Ancien Régime*, *op. cit.*, p. 376-381.

(88) Denis DESCREUX, *Notices biographiques stéphanoises*, *op. cit.*, p. 318.

(89) Ernest BROSSARD, *Histoire du département de la Loire pendant la Révolution française*, *op. cit.*, p. 176-177.

(90) Jean-Antoine DE LA TOUR VARAN, *art. cit.*

(91) Jacques DROZ, *Economie politique ou principes de la science des richesses*, Paris, Jules Renouard, 1829, p. 293.

(92) AM Saint-Étienne, HH 11, Mémoire adressé au Roi demandant des mesures protectionnistes pour favoriser la fabrication des armes et de la quincaillerie en France et à Saint-Etienne (circa 1760).

(93) Jean-Antoine DE LA TOUR VARAN, *op.cit.*

constituant la toile de fond des écrits relatant la destruction de l'atelier de Sauvade. Ce bris de machine demeure pour nombre d'auteurs un tournant dans l'histoire industrielle stéphanoise. Ces narrateurs nous présentent la machine de Sauvade comme l'élément capable d'interrompre la crise économique et la chute inéluctable qui s'ensuivit. Descreux en veut d'ailleurs pour preuve qu'au moment où il écrit ses *Notices biographiques stéphanoises*, à la fin des années 1860, les Vosges connaissent une grande extension de leur commerce de quincaillerie au sein duquel la fourchette occuperait une place importante. D'après Descreux, à la suite de l'épisode du 1^{er} et 2 septembre 1789, la fabrication de la fourchette par le procédé Sauvade aurait abandonné les ateliers de Saint-Étienne et sa région pour se réfugier dans les Vosges à Mirecourt où elle aurait connu la prospérité⁹⁴.

Ces discours sur un événement local posent en toile de fond un élément plus global : la mécanisation. Ces écrits laissent entrevoir une réalité, un point de vue faisant des machines l'étape incontournable en direction du progrès. Au sein d'une telle prose la machine, figure du progrès, s'enracine dans l'imaginaire comme le seul moyen capable de mener « vers le mieux » et s'opposant, pour le bien notamment des ouvriers, à la foule ignorante des briseurs de machine.

La destruction de l'atelier de Sauvade apparaît comme un événement anodin marquant le début des troubles révolutionnaires dans la région stéphanoise. Si le phénomène révolutionnaire peut partiellement servir de prisme de lecture notamment en assimilant ce bris de machine aux crises de subsistance frappant la fin de l'Ancien Régime, on ne peut toutefois accepter cette grille de lecture comme unique moyen d'analyse. Cet acte ne peut être considéré comme une simple action revendicative émanant des quincailliers stéphanois. La portée du geste dépasse largement cet aspect. Il est question de lutte contre l'édification d'un nouvel ordre social dans lequel les quincailliers se voient déclassés. Au-delà c'est une certaine communauté manufacturière qui s'exprime contre le refus du partage d'une ressource énergétique essentielle à son activité.

Les acteurs mettent en place des stratégies les entraînant dans un conflit pouvant paraître rapide si l'on s'en tient au simple geste de destruction mais qui s'annonce beaucoup plus long au regard des enjeux. En effet la mise à sac de l'atelier de Sauvade constitue un bel exemple des conflits engendrés par la naissance de la civilisation industrielle. Outre

(94) Denis DESCREUX, *Notices biographiques stéphanoises*, op. cit., p. 318.

la déstabilisation d'une économie familiale, deux grands thèmes, liés à la naissance du monde industriel, parcourent ce micro-événement : la migration du savoir-faire d'une catégorie professionnelle à l'autre et le partage des ressources énergétiques.

Luc ROJAS
Université de Lyon-Université Jean Monnet
UMR CNRS 5600 EVS-ISTHME
33 rue du 11 novembre
42023 Saint-Etienne cedex 2
luc.rojas@wanadoo.fr